

# En parlant de Gabriel PIERNÉ avec son fils



GABRIEL PIERNÉ AU CONCERT  
A SA GAUCHE : M<sup>mes</sup> CARINA ARI ET DEBUSSY ;  
DERRIÈRE LUI : A. TOSCANINI

Le premier juillet dernier, Gabriel Pierné, suivant l'habitude qu'il en avait depuis quarante ans, quittait cet appartement de la Rue de Tournon où le « Guide » en la personne de Marc Rousseau avait été lu rendre visite voici près de dix ans. Dix-sept jours plus tard, il succombait en sa maison de Ker Guel Caer, à Ploujean, près Morlaix (Finistère). Et, trente jours plus tard, exactement, il aurait atteint sa 74<sup>e</sup> année.

Paris, suivant la formule, était aux champs. Et il semblerait presque que le musicien, pour disparaître, avait choisi qu'il le soit. C'est que discrétion était, chez lui, vertu de famille. Voici son fils, M. J. Pierné, artiste peintre. Dans cette calme cité de l'impasse Ronsin, la lumière d'automne filtrée par le velum de son atelier accuse les valeurs de deux petites pochades

bretonnes — gris, argent et ocre — qui surmontent le divan où j'ai pris place.

— ... le pays de Morlaix, en effet, me dit-il, qu'il aimait plus que tout autre.

Entre elles, un grand médaillon frappé d'un profil juvénil.

— Mon père, reprend-il, à la Villa Médicis. Il avait alors dix-neuf ans.

Ce médaillon est signé Patay. J'interroge :

— Que de tableaux, de croquis vous devez avoir fait de lui !

— Sans doute...

Cependant, je n'en verrai aucun. M. J. Pierné préfère me mettre entre les mains deux photos, d'ailleurs fort belles.

— Ici, surtout, c'est bien lui. Il improvise au piano. L'heure est bonne. Il est heureux. Mon père était avant tout enthousiaste et optimiste. Il avait — comment dirai-je ?

— une personnalité... rayonnante. Combien de créateurs s'arrêtent, n'est-ce pas ? aux limites de leur quarantième année. Lui, fut curieux de tout jusqu'à son dernier jour.

Certains sont les musiciens d'une seule musique : Claude Debussy, par exemple. Mon père se laissa toujours traverser par tous les souffles de son temps. Alors qu'il avait été

pour l'orgue l'élève de César Franck et celui de Massenet pour la composition, il ne fit ni du Massenet, ni du Franck. Ni wagnérien, ni debussyste, qui mieux que lui défendit

au concert Debussy et Wagner ? Et c'est lui encore qui le premier dirigea l'*Oiseau de Feu*, et puis les études pour Salomé (Richard Strauss, qui le lui avait demandé, ne prit

la baguette qu'à la générale). Ce vieillard à l'allure de jeune homme se battit à son pupitre pour Honegger et pour Milhaud. Parfois, devant certaines outrances, il pouvait

bien faire la grimace. Elle s'achevait toujours en sourire. « Il faut pourtant leur jouer ça, disait-il. Ce sont les musiciens de demain ». Et cette curiosité jamais lasse, cette

sympathie jamais mesurée, cette amitié enthousiaste sans être jamais dupe pour toutes

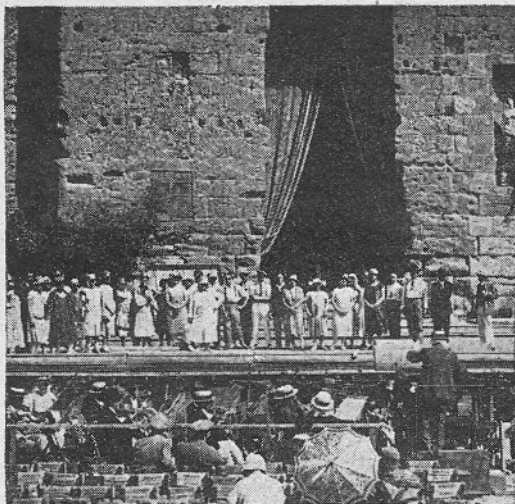
les nouveautés de quelque horizon qu'elles venaient, finit par faire une façon de miracle. C'est Louis Aubert qui l'a signalé dans son article du *Journal* et de tout ce qu'on a écrit

sur mon père à l'occasion de sa disparition, rien vraiment ne m'a touché davantage : l'art des derniers venus de la musique d'aujourd'hui revenait à ce maître de soixante-dix

ans qui avait écrit *Fragonard*.

— La seule opérette, n'est-ce pas ? d'une œuvre immense que dut desservir, j'imagine, l'activité du chef d'orchestre, toujours trop ardent à servir les autres.

— Hélas, oui ! Vous savez combien mon père avait été précoce. C'est à douze ans qu'il écrivit cette *Sérénade* qui devait devenir presque célèbre. Et cependant, ce n'est pas à être compositeur qu'il se destinait alors, mais pianiste. C'est le graveur Luc-Olivier



GABRIEL PIERNÉ DIRIGE, AU THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE, UNE RÉPÉTITION DE L'ORPHEE, DE GLUCK

chemin de fer, au milieu des plus bruyantes conversations. Je vous le répète, Monsieur, il avait une personnalité rayonnante. Optimiste, et jusque dans les heures pénibles de sa maladie. Joyeux, parfois jusqu'à la farce. Vif, mais avec le cœur sur la main. Sensible, mais avec une façon de génie pour ne le laisser deviner. Bienveillant. Il aimait Georges Enesco, un très grand musicien. Comme Enesco, un beau jour, lui jouait sa Sonate : « Ce n'est pas tout à fait ce que j'avais écrit, lui dit-il. C'est mieux ». Plus que bienveillant, bon. Bon surtout. Ses boutades égratignaient. Elles ne blessaient point. On lui montait son *Saint François* à la Monnaie. Dame Pauvreté avait une assez pauvre voix. On lui en parla. Il se contenta de dire : « Cette Pauvreté a un bien beau costume... ».

— A côté de la musique, eut-il des violons d'Ingres ?

— Mais il n'en eut jamais le temps. Ni critique, ni même professorat, bien qu'à ce sujet on l'avait souvent pressenti, vous le pensez bien, pour le Conservatoire. Il prétendait alors n'avoir ni le sens, ni la patience de l'analyse. Mais, encore une fois, il adorait la vie sous toutes ses formes. Il passait, comme dans son œuvre, d'une si vivante diversité, du plus sévère au plus plaisant, de l'opéra au music-hall. Croyez bien que ses *Impressions de Music-Hall*, qui ne furent jamais tout à fait à leur place dans le cadre un peu compassé de l'Opéra, furent écrites « d'après nature ».

— Les voyages ?

— Il adorait les cartes géographiques.

— Avait-il voyagé ?

— Eh ! oui, mais malheureusement de façon un peu trop officielle, en Grèce, en Europe Centrale, en Allemagne où, vous le savez, on lui joua plus de deux cents fois sa *Croisade des Enfants*. Je me souviens encore de la centième. Portant alors la livrée de la France, je n'avais pu l'y accompagner. Mais c'est avec une sorte d'étonnement ingénument joyeux que lui, qui ne fut pas toujours prophète dans son pays, me dit : « Mais c'est que je le suis là-bas !... ». Et il avait de grandes couronnes aux couleurs rouge-blanc-noir et bleu-blanc-rouge. C'était, Monsieur, fin juin 1914. Peu prophète, ai-je dit. C'est que jamais il ne demandait rien pour lui-même. Jacques Rouché, qui l'aimait beaucoup et qui le rencontrait fréquemment à l'Institut, lui dit un jour : « Etes-vous libre samedi à telle heure ? Passez donc à l'Opéra. Vous verrez ce que j'ai fait de vos *Images* ». Il avait monté l'œuvre sans que mon père en sut rien !

— L'Opéra ne va-t-il pas reprendre *Cydalise* ?

— Je l'ignore. Ce ballet nécessite, vous le savez, une figuration très nombreuse. On lui donna parfois moins qu'il ne demandait, parfois plus. Son petit ballet *Gratation* n'exige que trois personnages. On vient de lui en donner neuf aux spectacles de l'Exposition. Mais qui sait s'il n'aurait pas trouvé ça tout à fait bien ?

Merson qui lui mit la plume en main et qui, plus tard, le poussa vers le Prix de Rome. L'orgue de Sainte-Clothilde, qu'il tint de 1890 à 1909, après César Franck, lui laissait des loisirs. Il en usa. *La Croisade des Enfants* date de 1902. Mais, l'année suivante, il était nommé chef adjoint chez Colonne. Et, dès lors, ses hivers furent pris par les séances de commissions, les visites, les répétitions. Sa vie fut littéralement grignotée par les mille artistes auxquels il rendit service, ingrats et généreux compris. Heureusement, qu'il sut faire deux parfs. La seconde — ses trois mois d'été — étaient exclusivement voués au travail personnel et, comme il l'avait inimaginablement facile, il pouvait se rattraper. Je l'ai parfois vu rester quatorze heures d'affilée à sa table ; je l'ai vu, comme Saint-Saëns, orchestre sur un marbre de café, en

— Vous laisse-t-il des œuvres inédites ?

— Quelques-unes. Des *Pièces pour piano* qui n'ont pas encore d'éditeur ; une *Dédicace* pour Jean, Pierre et Etienne Pasquier et qui seront données cette saison à Triton. Il y a aussi une *Suite sur Gulliver* réservée à la Garde Républicaine : *L'Hiver au Pays de Lilliput*, *Le Voyage au Pays du Tendre*. Mais, en plus, il avait des projets. Il adorait les projets, comme il adorait les voyages qu'on fait en rêve sur les cartes. Parmi les derniers qu'il fit, figurait un *Ramuntcho*, drame lyrique. Comme pièce, *Ramuntcho* n'avait été à l'Odéon qu'un demi-succès. On trouva ça gris, triste, peu scénique. Loti, un auteur dramatique ? Voyons ! Ce n'était qu'un voyageur... Et j'entends encore Loti dire à mon père que son drame ne vivrait que par la musique qu'il lui avait donnée. Il ne s'était sans doute pas trompé. C'est cet été, devant notre mer bretonne, qu'il devait rêver à la nouvelle incarnation du petit héros basque...

— Comment, dites-moi, le Lorrain que fut Gabriel Pierné, avait-il été tellement attiré par l'Océan ?

— Cela date de loin, je vous l'ai dit. Je vous ait dit comment il était lié à Luc-Olivier Merson qui eut une grande influence heureuse sur sa destinée. Jeunes, ils avaient passé ensemble des vacances en Bretagne. Ensemble, ils y louèrent plus tard une maison. Plus tard encore, Merson, disparu, mon père s'y fixa. Peintre, j'ai pris souvent des vacances autre part. Mais un mois par an au moins, je venais vivre avec lui au Ker Guel Caer. Et j'ai perdu avec lui, le plus tendre, le plus jeune de mes amis...

**JOSE BRUYR.**